

CYRILLE

Frappé de la monotonie de Pamphile, Cyrille vise à la variété. Son ambition est de faire du nouveau ; or, il a découvert pour cela une recette infallible : c'est de spiritualiser la Bible. Je ne dis pas qu'il en prend le sens spirituel, mais qu'il la spiritualise. Pour lui, la boue dont Jésus oint les yeux de l'aveugle signifie nos péchés ; le Sauveur, sur une barque, prêchant le peuple assis sur le rivage, figure la distance qu'il y a entre sa nature et la nôtre ; et ainsi de suite. Avec cette méthode, toute la Bible disparaît : histoire, psaumes, prophétie, lettres, tout est jeté pêle-mêle dans un chaos où Cyrille puise au hasard, et d'où sortiront de même des jeux d'esprit, aussi variés, aussi jolis que les dessins d'un caléidoscope.

Sous prétexte de spiritualiser, ce qui, j'en [40] conviens, est très amusant pour les petits esprits, il anéantit la Parole de Dieu, il en fait une bouteille à l'encre qui renferme des trésors de sagesse et d'absurdités ! Trempez-y votre plume, Cyrille, ensuite écrivez tout ce que vous voudrez ; il vous suffira de dire : c'est le sens spirituel de ce passage, qui, pris à la lettre, aurait dit le contraire.

Je vous avoue que je me défie beaucoup de votre sens spirituel. Je sais fort bien que Paul a dit que « la lettre tue et que l'esprit vivifie », et que Jésus a déclaré que « ses paroles sont esprit et vie ». Mais l'Apôtre et le Maître l'ont-ils dit dans le sens où vous le répétez ? Je ne le crois pas. Essayons de caractériser leur manière et la vôtre ; et pour cela permettez-moi une courte dissertation.

Tout langage humain, même le plus abstrait, emploie des figures ; c'est ce qui en fait à la fois la pauvreté et la richesse : la pauvreté, en ce qu'un mot nouveau y manque pour désigner la nouvelle idée ; la richesse, en ce que, empruntant des couleurs à la nature pour peindre les idées invisibles, impalpables, ce langage leur donne une fixité et un [41] brillant que par elles-mêmes elles n'ont pas. Cet artifice de l'imagination vient au secours de l'infirmité de l'esprit humain.

Remarquez que chaque mot fut jadis une figure ; figure peut-être aujourd'hui oubliée, mais aperçue de tous au jour de sa création. Cela est vrai même des expressions les plus abstraites ; *attention*, *réflexion*, se sont dits des corps avant de s'appliquer à l'âme.

Mais bien que la langue soit un composé d'images, personne ne s'y trompe, tout le monde comprend une même phrase de la même manière ; ou si deux lecteurs y donnent deux sens différents, ce n'est pas la faute de la langue, mais bien celle ou du lecteur inintelligent ou de l'écrivain obscur. Ce lecteur doit être repris, cette phrase corrigée, et tout n'ira bien que lorsque les mots qui la composent ne présenteront qu'un sens unique à tous les hommes sensés. Cependant, ne l'oublions pas, cette phrase qui tire sa perfection de l'unité de son sens, et dont vous avez chassé toute ambiguïté, cette phrase est toutefois tissée d'expressions figurées.

Un bon écrivain, c'est donc celui qui trouve [42] un langage éclairé par des figures présentant un sens unique à l'esprit. On l'a toujours entendu ainsi, et Cyrille lui-même, quand il prend les choses au sérieux, ne l'entend pas autrement. Si ses correspondants, ses créanciers ou son notaire venaient lui dire que les lettres, les billets et les titres qu'il tient de leurs mains ne doivent pas être pris dans le sens qu'ils présentent à tout le monde, et qu'il faut les spiritualiser, soyez certain que Cyrille ne goûterait pas la plaisanterie. Donc, règle générale,

tout langage humain, même le plus chargé de figures, doit être pris dans le sens qui se présente le premier à l'esprit : pour tout dire en un seul mot, dans le sens naturel.

Maintenant, de grâce, répondez, ô Cyrille, pourquoi, quand des écrivains parlent de la part de Dieu, donneraient-ils à leur langage, pour première qualité, ce qui en ferait le plus grand défaut, s'ils parlaient de la part d'eux-mêmes ? Comment Dieu serait-il clair en employant pour se faire comprendre ce que les hommes évitent avec le plus de soin ? Serait-ce parce que Dieu veut dire des choses différentes de celles que disent les hommes ? [43] Mais alors qu'il change de mots pour changer les idées, et qu'il ne trouble pas toutes les intelligences en donnant aux mêmes mots des sens opposés. Quand il voudra nier ce que nous affirmons, qu'il emploie un *non* où nous mettons un *oui*, et non pas un oui spirituel qui signifie non.

Direz-vous encore, ô Cyrille, que le langage de la Bible étant divin, et celui de tout autre livre étant humain, il faut qu'il y ait entre eux une profonde différence, et en concluez-vous la convenance du sens naturel pour un écrivain-homme, et du sens spirituel pour un écrivain-Dieu ?

Doucement ; ne nous payons pas de mots. Un langage quelconque est employé, non en vue de celui qui parle, mais de celui qui écoute, et je doute fort qu'un ange envoyé en mission sur la terre y parlât le langage des cieux. Donc, tout livre humain, fût-il tracé par le doigt de Dieu même, devrait encore, pour être compris des hommes, parler notre langage.

Cette distinction est bien simple ; mais elle est essentielle, et ce n'est que parce qu'on l'oublie qu'on fait dire à la Bible le contraire [44] de ce qu'elle dit, sous prétexte que c'est un Dieu qui y parle. Oui, Dieu parle dans la Bible, mais à vous et non pas à Lui !

Je crois donc fermement que les images et les figures sont employées dans l'Écriture-Sainte, comme dans tout autre livre, pour rendre le récit intelligible et non pour l'obscurcir, et que le vrai sens de la Bible est celui qui se présente naturellement à l'esprit.

Cyrille n'est pas satisfait. Il ne veut faire que la moitié du chemin, et il me dit : « Je vous accorde qu'il y a dans la Bible un sens naturel, mais convenez que le spirituel s'y trouve aussi ; car, vous le savez, la Bible a deux sens ... »

Je vous arrête ici. Je vous ai dit que je me défiais de votre sens spirituel ; quant à votre double sens, j'en ai horreur ! L'admettre, c'est se moquer de Dieu, se jouer de sa Parole et lui ôter toute valeur à force de vouloir lui en donner ! Si la Bible peut avoir deux sens, pourquoi pas trois, quatre, cinquante, cent ? Où s'arrêtera-t-on ? Si les dix premiers ne me conviennent pas, pourquoi n'en chercherais-je pas un [45] onzième ? c'est-à-dire pourquoi n'y mettrais-je pas mon propre sens ?

Et ce n'est pas ici une supposition gratuite, mon argument est de l'histoire. On a vu des mystiques donner à la Bible dix ou quinze interprétations, et s'admirer d'autant plus dans ce tour de force qu'il était plus périlleux. Si un avocat, un législateur, se permettaient de dire une chose semblable des lois humaines, on mettrait avocat et légiste aux petites-maisons ! Mais parce que les prédicateurs ont le privilège de dire tout ce qu'ils veulent, sans être interrompus, il ne faut pas, ô Cyrille, abuser de ce privilège ; car Dieu vous demandera compte de ce que vos auditeurs auront forcément laissé passer, et un jour vous l'entendrez vous rappeler ces mots de son apôtre, qu'il ne dit pas en même temps oui et non.

Je sais que le Nouveau Testament cite parfois l’Ancien de manière à faire croire à un double accomplissement, je ne veux pas entrer dans une discussion théologique à propos de prédication. Je me contenterai de dire que ces prétendus seconds accomplissements sont des applications d’anciennes paroles à des faits [46] nouveaux. C’est ce que nous faisons nous-mêmes chaque jour en empruntant des phrases à de vieux auteurs pour caractériser des faits récents sans prétendre pour cela que ces écrivains eussent en vue deux applications différentes. [47]